



1

## EMBER

Ah, la petite musique de la solitude ! Cette petite musique, je ne l'entends guère en dehors de l'unique heure de libre dont je dispose chaque matin. C'est un moment de répit, paisible, avant l'aurore, avant le début des innombrables requêtes par lesquelles je suis assaillie toute la journée durant. Après le lever du soleil, je vais devoir descendre de ma cachette sur le toit et me consacrer encore une fois à un tas de tâches domestiques. Mais pour l'instant, en tout cas, je l'entends. Le chant diffus de la ville endormie.

Le hullement d'une chouette sur le toit d'à côté me fait tourner la tête : plantée dans une silhouette sombre, une paire d'yeux jaunes perçants me guette. Le volatile pousse un nouveau cri, comme s'il tenait à ce que je prenne acte de sa contribution au chant de l'aurore. « Je t'entends », chuchoté-je, avant d'appuyer la tête contre la cheminée en briques derrière moi. Mes jambes, protégées de l'air glacial par d'épais bas de laine, se déplient et se posent le long de l'étroit rebord plat situé entre les deux pans inclinés du toit. Cet endroit, aussi mal entretenu et couvert de suie soit-il, est mon sanctuaire. Mon siège à l'invisible orchestre.

Les yeux fermés, je laisse la petite musique m'envelopper – la chouette, la brise qui murmure dans le ciel noir, l'écho du chant des grillons dans la campagne en périphérie de la ville. Puis je perçois un bruit familier, les pas d'un raton laveur qui s'approche de la rangée de poubelles encombrant la ruelle, entre mon immeuble et celui d'à

côté. « Toi aussi, je t'entends », dis-je au raton laveur en resserrant mon manteau de laine contre ma chemise de nuit. La berceuse se prolonge autour de moi tandis que le clair de lune caresse mes paupières closes. Bientôt la lumière du soleil envahira le territoire de la lune. Même ici, à la cour de la Lune, nous ne sommes pas épargnés par la lumière du jour et le cortège d'activités qu'elle entraîne. La cour de la Lune, une des onze cours de l'île de la Faërie, est la seule bénéficiant d'une lumière crépusculaire perpétuelle, une étrange brume nébuleuse diffusée par le soleil. Mais, à l'instar des autres cours, ici aussi les cloches se mettent à sonner à la première heure du jour. C'est à ce moment-là que la ville d'Evanston se réveillera.

Et que moi, je devrai affronter une nouvelle journée pour payer les conséquences du pacte le plus aberrant qu'il m'ait été donné de conclure. Enfin, au moins, il me reste ce moment de calme.

Bientôt, je pourrai profiter de plus de moments comme celui-ci. Bientôt, la musique remplira mes journées et illuminera mes nuits. Bientôt, je serai libérée de ma belle-famille, libérée de mon passé et de tout ce qui m'a été infligé. Je pourrai enfin devenir quelqu'un d'autre.

Et c'est là, enfin, que je trouverai ma véritable place.

Cette pensée fait naître un sourire sur mes lèvres. J'ouvre les yeux, plonge une main dans la poche de mon manteau et en sors un trésor que je garde toujours sur moi – un billet de train, mon billet vers la liberté. Dans deux semaines, j'abandonnerai tout et je monterai dans un train à la gare d'Evanston, en direction de Lumenas, une ville de la cour de l'Étoile. Lumenas, capitale musicale de Faërie, est réputée pour offrir aux musiciens ambitieux quantité d'opportunités. Une fois là-bas, j'ai la ferme intention de rejoindre une troupe de musiciens. Et après, la route m'appartient. Plus rien ne me retiendra. Fini, tous ces liens étouffants. Il n'y aura plus que la musique.

J'effleure le papier, doux, tout en prenant soin de ne pas laisser de marque sur la date ou la preuve de paiement. Après avoir économisé pendant une année, la semaine dernière j'ai enfin réussi, en secret, à acheter ce billet. J'ai encore du mal à croire que tout cela est bien réel. Que la liberté est là, à portée de main.

Oui, à portée de main.

Encore deux semaines.

Soudain, le billet frémit et prend une coloration bleue. Dans un tressaillement, je relève la tête et aperçois trois feux follets tourbillonnant autour de ma tête. Leur présence m'étonne. Certes, la Faërie est dirigée et habitée par toutes sortes de créatures, mais Evanston demeure une ville d'humains avant tout, et peu fréquentée par des êtres féeriques comme les feux follets. Je vois leurs minuscules visages de tout près, au-dessus de corps ronds, chatoyant telles des flammes, et assortis de bras courts et de jambes trapues. Ils observent mon billet avec curiosité.

— Alors, on part en voyage ? demande un feu follet d'une voix céleste, féminine.

Pour toute réponse, je replie délicatement le billet et le glisse dans ma poche.

— Pourquoi prendre le train ? s'enquiert un autre feu follet d'une voix plus aiguë que le premier, alors que nous, on pourrait te montrer le chemin pour te rendre là où tu souhaites aller ?

Un petit rire m'échappe. Tout le monde sait qu'il ne faut jamais faire confiance aux feux follets, surtout en matière de voyage ou de direction à suivre.

— Viens donc avec nous, m'invite le troisième, dont la voix est plus masculine. On va te montrer le chemin.

— Je ne suis pas encore prête.

Ce qui n'est pas tout à fait exact. S'il ne tenait qu'à moi, j'aurais quitté ma belle-famille depuis un bon bout de temps.

Mais le pacte que j'ai scellé m'en empêche, au moins jusqu'au jour de mes dix-neuf ans.

— Bon, alors viens quand même jouer avec nous, propose la première créature en virevoltant autour de moi. Viens voler.

Je la regarde droit dans les yeux.

— Je ne peux pas voler.

— Tu as le vent en toi, dit le deuxième feu follet.

Une douleur se réveille dans ma poitrine. Comment le sait-il ?

— C'est vrai. Ma mère était une sylphide.

— « Était » ?

— Elle est morte il y a onze ans.

— Alors viens voler avec nous, s'entête le troisième feu follet. Fais-lui honneur.

— Je viens de vous dire que je ne peux pas. Ce n'est pas parce que je suis moitié fée que je peux voler comme ma mère.

Le premier feu follet, mains jointes, m'implore d'un air innocent.

— Mais tu vas rater le lever du soleil. Il va bientôt poindre à l'horizon. Tu n'as pas envie de voir ça ?

Le lever du soleil. Ma bulle de tranquillité va bientôt éclater. Je pense à tout ce que j'ai à faire, aux vêtements à reprendre, aux vexations qui m'attendent à l'appartement, et mon cœur se serre. On n'aperçoit pas encore le soleil : seules des cheminées envahissent la ligne d'horizon. Ma nature féérique, indocile, fait naître un sentiment de nostalgie en moi, elle me pousse à céder à l'appel. Avec ce sentiment surgit alors l'écho d'une promesse faite il y a bien longtemps.

*Promets-moi de rester sauvage. Toujours.*

Les mâchoires serrées, je me lève, me tiens en équilibre sur le rebord du toit puis pivote pour faire face à la cheminée. Les bras tendus, je me hisse sur la pointe des pieds et attrape le haut de la cheminée. Tant pis si la suie me salit les mains.

Les volutes bleues s'esclaffent et pirouettent autour de moi. Escalader ne m'a jamais posé de problème particulier, ça me vient de ma mère. C'est elle qui m'a appris à grimper aux arbres, ou sur le toit de notre manoir, d'où nous regardions, ensemble, le soleil se lever. Je vacille légèrement en y repensant, mais ce souvenir, je préfère m'en servir comme d'une force. Une fois montée sur la souche de la cheminée, je place mes deux pieds sur les côtés du conduit béant et me redresse, face à l'horizon.

— Allez, saute. Vole, m'encourage le feu follet mâle.

— Chante, suggère une autre créature, l'œil malin. Je sais que tu en as envie.

Mes épaules se crispent à ce défi, la boule qui me serre la gorge ne demande qu'à sortir. Quand je grimpe aussi haut, que je m'abandonne à la part infime de ma nature féerique, l'envie de chanter me prend toujours. J'imagine ma voix qui se cale sur un air, se fond dans la petite musique du matin, et mon besoin de chanter devient presque douloureux. Mon cœur s'emballe, il réclame quelques notes. Mais non, je dois prendre sur moi. Je secoue la tête.

— Je ne chante pas.

Je ne chante *plus*.

Les feux follets continuent à me harceler en voltigeant mais je les ignore superbement, préférant concentrer mon regard sur les cheminées et les usines du quartier Gris, un endroit aussi lugubre que son nom le laisse entendre. Par-delà ce quartier se trouvent le reste de la ville et, au loin, les montagnes et la campagne environnante.

Les feux follets se sont lassés et finissent par partir sans que je remarque leur départ. Me voilà à nouveau seule, totalement immobile dans la brise qui lèche les pans de mon manteau et bruisse dans mes cheveux. J'écoute la musique qui subit une métamorphose.

En premier, la cadence est donnée par des portes que l'on ouvre et que l'on referme, puis on perçoit des bruits de pas

pressés sur les pavés des rues : les ouvriers qui résident dans les appartements et les logements de fonction s'appêtent à entamer une nouvelle journée d'intense labeur. Puis déboulent, en rythme, les sabots des chevaux et les roues des charrettes, et enfin le bruit des vitesses que l'on passe, des machines qui se mettent à rugir. Je serre les poings, mes doigts meurent d'envie de me tapoter les cuisses en rythme, ils sont hantés par le fantôme des touches de piano. Voilà des mois que je n'ai pas joué. Des mois que je n'ai pas senti la chaleur de l'ivoire sous mes doigts, la réverbération du son dans ma chair. J'ai beau refuser de chanter, jouer du piano demeure une véritable source de réconfort. Un lien qui perdure entre ma mère et moi.

Enfin, qui perdurait. Jusqu'à ce que ma belle-mère vende mon piano.

Je cède à l'appel de la musique et laisse mes doigts pianoter sur mes jambes. Des hurlements de nourrisson, telle une fausse note, viennent perturber la mélodie. Pile à ce moment-là, un premier rayon de soleil apparaît sur la crête des montagnes et peint le ciel en tons bleus et dorés, avant de déposer une à une des petites taches d'or sur la campagne verdoyante. Une émotion monte en moi. Là-bas, quelque part, se trouve la maison de mon enfance. Une modeste propriété, en pleine nature, où j'ai passé les plus belles années de ma vie.

Et puis, tout a changé.

Je n'ai plus jamais chanté.

Et j'ai tué la seule personne au monde qui m'aimait.

Je déglutis pour tenter de ravalier la boule qui s'est logée dans ma gorge. La musique montante du charivari urbain parviendra, je l'espère, à noyer le chagrin qui me submerge, à l'étouffer au point de le réduire à un faible murmure lointain. Le tempo accélère, puis ralentit au gré des musiciens qui entrent en scène, sans égard pour l'harmonie d'ensemble. Mes doigts battent la mesure.

Et soudain, elles retentissent. Les cloches du matin.

La raison voudrait que je descende pour faire ma toilette avant que ma belle-mère envoie quelqu'un me chercher, mais je n'arrive pas à m'arracher au spectacle qui s'offre à moi. Je reste là, à admirer les nuances dorées s'affirmer. Le soleil se répand dans Evanston. Dans un instant il posera ses rayons sur le quartier Gris.

En proie à une panique intérieure, je constate néanmoins qu'un instinct de rébellion m'empêche de bouger les pieds, fermement ancrés au sommet de la cheminée. Encore quelques instants...

— Ember !

Une voix nasillarde provenant de l'appartement du dernier étage me fait grincer des dents et fait disparaître en une fraction de seconde toute velléité de rébellion.

— Ember Montgomery ! s'égosille ma belle-mère.

Je ferme les yeux, soupire et place une main sur le médaillon qui repose sur ma gorge. En le serrant très fort et en prenant une profonde inspiration, je parviens à m'apaiser. Puis je le relâche et descends, abandonnant cheminée, paix et musique.

Tout ça pour respecter un engagement que je n'aurais jamais dû prendre.